



La privatisation du stress

Mark Fisher
2011

Southwood raconte l'histoire du matin où, à une époque où il vivait dans un état de sous-emploi – ne comptant que sur des contrats brefs accordés à la dernière minute par des agences intérimaires – il a fait l'erreur de sortir faire des courses au supermarché¹. Quand il est revenu à la maison, il a trouvé un message de l'agence qui lui offrait du travail pour la journée. Mais quand il a rappelé l'agence, on lui a dit que le poste avait déjà été pris – et on l'a réprimandé pour sa paresse. Comme il commente, 'dix minutes sont un luxe que le travailleur journalier ne peut pas d'accorder'. On attend de ce type de travailleurs qu'ils patientent aux portes de l'usine métaphorique, les bottes aux pieds, chaque matin sans exception. Dans de telles conditions :

1. Ivor Southwood, Non-Stop Inertia, Zer0, 2010.

« La vie quotidienne devient précaire. Il devient difficile de prévoir des choses, la routine est impossible à mettre en place. Le travail, quel qu'il soit, peut commencer ou finir n'importe où, n'importe quand, et le fardeau est toujours sur le travailleur qui doit créer sa prochaine opportunité et surfer entre les rôles. L'individu doit exister dans un état constant de disponibilité. Un revenu prévisible, de l'épargne, une catégorie fixe 'd'emploi' : tout cela appartient à un autre monde passé. »

Il n'est donc pas surprenant que les gens qui vivent dans de telles conditions – dont les heures et le salaire peuvent croître ou diminuer, et les conditions de leur emploi sont toujours fragiles – fassent l'expérience de l'anxiété, de la dépression et du désespoir. Et il peut sembler d'abord remarquable que tant de travailleurs aient été persuadés d'accepter comme 'naturelles' ces conditions de travail dégradées, et de scruter en eux – dans la chimie de leur cerveau ou leur histoire personnelle – la source du stress qu'ils ressentent. Mais dans l'aire idéologique que Souhtwood décrit de l'intérieur, cette privatisation du stress est juste devenue l'une des dimensions acquises d'un monde dépolitisé en apparence. Le terme 'Réalisme capitaliste' est celui que j'ai utilisé pour décrire cette aire idéologique ; et la privatisation du stress a joué un rôle clé dans son émergence².

Le réalisme capitaliste fait référence à la croyance répandue qu'il n'y a pas d'alternative au capitalisme – même si le terme 'croyance' est peut-être trompeur, étant donné que sa logique est externalisée dans les pratiques institutionnelles des lieux de travail et des médias autant qu'elle existe dans la tête des individus. Dans ses discussions sur l'idéologie,

2. Voir Mark Fisher, *Le réalisme capitaliste*, Entremonde, 2018.

Althusser cite la doctrine de Pascal: 'Se mettre à genou, prier des lèvres, et tu croiras': les croyances psychologiques découlent de 'gestes mécaniques' d'acquiescement aux langages et comportements officiels. Cela veut dire que, peu importe le nombre d'individus ou de groupes qui aient ironisé ou méprisé le langage de compétition, d'entrepreneuriat et de consommation qui s'est installé dans les institutions britanniques depuis les années 1980, notre respect rituel de cette terminologie a permis de naturaliser la domination du capital et à aider à neutraliser toutes ses oppositions.

Nous pouvons rapidement saisir la forme que le réalisme capitaliste prend aujourd'hui en pensant au déplacement de sens de la fameuse doctrine de Thatcher 'there is no alternative [il n'y a pas d'alternative]'. Quand Thatcher a d'abord fait cette fameuse affirmation, l'accent était mis sur la question de la préférence : le capitalisme néo-libéral était le meilleur système possible ; ses alternatives étaient indésirables. Aujourd'hui, cette affirmation supporte une charge ontologique – le capitalisme n'est pas juste le meilleur système possible, c'est le seul système possible ; les alternatives sont floues, spectrales, à peine pensables. Depuis 1989, le triomphe du capitalisme sur ses opposants lui a presque permis de parvenir au but ultime de l'idéologie : son invisibilité. Dans le Nord global, le capitalisme se présente comme la seule réalité possible, et donc il n'apparaît jamais vraiment en tant que tel. Atilio Boron prétend que le capitalisme a été repoussé vers une 'position discrète derrière la scène politique, rendu invisible en tant que fondation structurelle de la société contemporaine', et de citer l'observation de Bertolt Brecht que 'le capitalisme est un gentleman qui n'aime pas qu'on l'appelle par son nom'.³

3. Atilio Boron, 'The Truth About Capitalist Democracy', *Socialist Register*, 2006, p. 32.

Le réalisme dépressif du New Labour

Nous nous attendions à ce que la droite de Thatcher (et post-Thatcher) propage l'idée qu'il n'y a pas d'alternative au programme néo-libéral. Mais la victoire du réalisme capitaliste n'a été garantie en Grande-Bretagne qu'à partir du moment où le parti travailliste a capitulé à cette perspective, et accepté, en échange de pouvoir, que 'les intérêts des affaires, pris de manière étroite, aient dorénavant la permission d'organiser la forme et la direction de la culture dans son ensemble'.⁴ Mais, peut-être, il serait plus précis de se souvenir que, plutôt que de seulement capituler au réalisme capitaliste de Thatcher, c'est le Labour lui-même qui a introduit en premier le réalisme capitaliste dans le jeu politique britannique, lorsque James Callaghan a donné son célèbre discours de 1976 devant le congrès du parti à Blackpool :

« Depuis trop longtemps, peut-être depuis la fin de la guerre, nous avons fermé les yeux sur la prise en compte de choix et de changements fondamentaux de notre économie ... Nous avons vécu à crédit ... Le monde douillet dont on nous avait dit qu'il durerait éternellement, où le plein emploi était garanti par le coup de plume d'un ministre – ce monde douillet a disparu ... »

Il est cependant peu probable que Callaghan ait anticipé à quel point le parti travailliste allait s'engager dans la politique 'd'apaisement entrepreneurial', ou comment le monde douillet dont il était en train d'administrer les derniers sacrements allait être remplacé par l'insécurité générale décrite par Ivor Southwood.

4. Selon Jeremy Gilbert dans, 'Elitism, Philistinism and Populism: the Sorry State of British Higher Education Policy', 2010, opendemocracy.net/ourkingdom.

La complaisance du Parti travailliste avec le réalisme capitaliste ne peut pas être considérée que comme une simple erreur : c'est la conséquence de la désintégration de l'ancienne base de la gauche face à la restructuration post-fordiste du capitalisme. Les caractéristiques de ce phénomène – globalisation; le déplacement de la production à travers l'informatisation; la précarisation du travail; l'intensification de la culture de consommation – sont aujourd'hui si familières qu'elles se sont aussi fondues dans un arrière-plan considéré comme acquis. Voilà ce qui constitue la toile de fond de la 'réalité' post-politique et incontestable sur laquelle compte le réalisme capitaliste. Les avertissements faits par Stuart Hall et les autres qui écrivaient dans *Marixsm Today* à la fin des années 1980 se sont avérés être entièrement corrects : la gauche allait devenir obsolète si elle restait attachée de manière complice aux postulats d'un monde fordiste en voie de disparition et si elle ne parvenait pas à être hégémonique dans le nouveau monde post-fordiste.⁵ Mais le projet du New Labour, loin d'être une tentative de parvenir à cette nouvelle hégémonie était basé précisément sur la reconnaissance d'une impossibilité de l'hégémonie gauchiste sous le post-fordisme : tout ce que l'on pouvait espérer était une version favorable du consensus néo-libéral.

En Italie, les autonomes tels que Berardi et Negri ont aussi reconnu ce besoin d'affronter la destruction du monde au sein duquel la gauche s'est formée, et de s'adapter aux conditions post-fordistes, mais d'une manière bien différente. Écrivant dans les années 1980, dans une série de lettres qui viennent récemment d'être publiées en anglais, Negri décrit la transition douloureuse des espoirs révolutionnaires vers la défaite par un néolibéralisme triomphant :

5. Cf. Stuart Hall and Martin Jacques (eds), *New Times: The Changing Face of Politics in the 1990s*, Lawrence & Wishart, 1989.

« Nous devons vivre et souffrir la défaite de la vérité, de notre vérité. Nous devons détruire sa représentation, sa continuité, sa mémoire, sa trace. Tous les subterfuges pour éviter de reconnaître que la réalité a changé, et avec elle la vérité, doivent être rejetés ... Le sang de nos veines a même été remplacé. »⁶

Nous vivons actuellement les effets de l'échec de la gauche à relever les défis que Negri a identifiés. Et cela ne semble pas exagéré de faire l'hypothèse que de nombreux éléments de la gauche ont succombé à une forme de dépression clinique, avec symptômes de manque, motivation entravée et incapacité d'agir.

Une différence entre la tristesse et la dépression est que, alors que la tristesse s'appréhende comme un état de fait contingent et temporaire, la dépression se présente comme une interminable nécessité : les surfaces glaciales du monde dépressif s'étendent à l'infini. Au plus profond du mal, le dépressif ne ressent pas sa mélancolie comme pathologique ou anormale : la conviction de la dépression qu'agir est inutile, que derrière les apparences vertueuses se cache toujours l'envie, frappe celles et ceux qui souffrent comme une vérité qu'ils ont atteinte, mais que les autres, trop leurrés, ne parviennent pas à saisir. Il y a clairement une relation entre l'apparent 'réalisme' du dépressif et ses attentes radicalement basses, et le réalisme capitaliste.

Cette dépression n'a pas été vécue collectivement : au contraire, elle a précisément pris la forme de la décomposition de la collectivité dans de nouvelles formes d'atomisation. Privés des formes d'emploi stable qu'ils avaient été entraînés à espérer, privés de la solidarité offerte par le passé

6. Antonio Negri, *Art and Multitude*, Polity, 2010, p. 10.

par les syndicats, les travailleurs se sont trouvés forcés à une compétition entre eux sur un terrain idéologique où une telle compétition était naturalisée. Certains travailleurs n'ont jamais récupéré du choc traumatique de voir se retirer soudainement le monde fordiste et social-démocrate : un fait qu'il est bon de rappeler dans une époque où la coalition conservateurs-libéraux-démocrates de gouvernement fait la chasse aux bénéficiaires d'incapacité de travail. Un tel mouvement est le paroxysme d'un processus de privatisation du stress qui a commencé dans les années 1980 en Grande-Bretagne.

Les stress du post-fordisme

Si le passage du fordisme au post-fordisme a eu ses victimes psychiques, par la suite le post-fordisme a innové avec des modes de stress inédits. À la place de l'élimination du fardeau bureaucratique promis par les idéologues néo-libéraux, la combinaison de technologies nouvelles et d'idéologie managériale a accru massivement le stress administratif qui pèse sur les travailleurs, qui doivent maintenant être leurs propres contrôleurs (ce qui ne les libère absolument pas de l'attention de contrôleurs externes en tous genres). Le travail, peu importe son importance, implique maintenant régulièrement la performance d'un meta-travail : le remplissage de journaux de bord, l'inventaire de buts et d'objectifs, l'engagement dans une soi-disant 'formation professionnelle continue'. Prenant l'exemple du travail académique, le blogueur *Savonarola* décrit comment des systèmes permanents et omniprésents de mesure engendrent un état d'anxiété constante :

« Un des phénomènes les plus courants dans le climat académique néo-libéral actuel est l'inflation de CV : alors que les postes disponibles ne font que décroître jusqu'à un niveau kafkaïen de report temporel et d'invraisemblance, les Träger misérables du capital académique ne sont plus seulement obligés d'aller au-delà de l'objectif, mais aussi d'enregistrer ... chacun de leurs actes productifs. Le seul pêché est celui de l'omission ... En ce sens, le passage d'une ... mesure sporadique et mesurée ... à une mesure permanente et omniprésente ne peut qu'aboutir en une forme de stakhanovisme du travail immatériel, qui comme son prédécesseur stalinien dépasse toutes les logiques instrumentales, et ne peut que générer une tendance sous-jacente à l'anxiété incapacitante (puisqu'il n'y a aucun standard, aucune quantité de travail n'est suffisante pour être à l'abri). »⁷

Cela serait naïf d'imaginer que cette 'tendance sous-jacente à l'anxiété incapacitante' est un effet secondaire accidentel de l'imposition de ces mécanismes d'autocontrôle, qui ne parviennent manifestement pas à remplir leur objectif affiché. Même Philip Blond a affirmé que 'la solution du marché génère une énorme et coûteuse bureaucratie de comptables, de surveillants, d'inspecteurs, d'évaluateurs et de spécialistes en audit, tous occupés à assurer la qualité et affirmer un contrôle qui entrave l'innovation, les expériences et augmente les charges.'⁸ Cette reconnaissance est bienvenue, mais il est important de rejeter l'idée que les 'échecs' visibles du management sont les 'erreurs de bonne foi' d'un système qui vise sincèrement à une plus grande efficacité. Les initiatives managériales servent très bien leurs buts réels, quoique cachés, qui sont de réduire encore plus le pouvoir du travail et de saper l'autonomie des

7. Savonarola, 'Curriculum mortis', conjunctural.blogspot.com, 2008.

8. Phillip Blond, The Ownership State, ResPublica/Nesta, 2009, p. 10.

travailleurs comme élément d'un projet qui vise à restaurer la richesse et le pouvoir des hyperprivilégiés.

Le contrôle sans trêve est intimement lié à la précarité. Et, comme Tobias van Veen l'affirme, le travail précaire fait reposer une exigence 'ironique, mais dévastatrice' sur le travailleur. D'un côté, le travail ne cesse jamais : le travailleur est attendu à être toujours disponible, sans prétention à une vie privée. De l'autre côté, le précariat est complètement remplaçable, même quand il a sacrifié toute son autonomie pour garder son travail.⁹

La tendance aujourd'hui est que presque toutes les formes de travail deviennent précaires. Comme Franco Berardi le dit, 'le Capital ne recrute plus des gens, mais il achète des paquets de temps, séparés de leurs porteurs occasionnels et interchangeableables'. De tels 'paquets de temps' ne sont pas conçus comme ayant une connexion avec les droits ou les besoins d'une personne ; ils sont simplement disponibles ou pas.

Berardi note aussi les effets des télécommunications digitales ; elles produisent ce qu'il caractérise comme un sens diffus de panique, alors que les individus sont victimes d'un blitz de données ingérables :

« L'accélération de l'échange d'informations ... produit un effet de type pathologique sur l'esprit de l'individu humain et encore plus sur l'esprit collectif. Les individus ne sont pas dans une position où ils peuvent traiter en toute conscience la masse immense et toujours plus grande d'information qui pénètre leurs ordinateurs, leurs téléphones

9. Tobias van Veen, 'Business Ontology (or why Xmas Gets You Fired)', 2010.

10. Franco Berardi, *Precarious Rhapsody*, Minor Compositions, 2009, p. 32.

portables, leurs écrans de télévision, leurs agendas électroniques et leurs têtes. Cependant, il semble indispensable de suivre, de reconnaître, d'évaluer, de traiter toute cette information si vous souhaitez être efficace, compétitif et victorieux. »

Une des conséquences des technologies de communication modernes est qu'il n'y a plus d'extérieur où il est possible de récupérer. Le cyberspace rend le concept de 'lieu de travail' archaïque. Maintenant que l'on peut s'attendre à ce que quelqu'un réponde à un email à n'importe quelle heure du jour, le travail ne peut pas être confiné en un lieu particulier, ou à des heures délimitées. Il n'y a pas d'échappatoire – et pas seulement parce que le travail s'étend sans limites. De tels processus ont aussi attaqué la libido, de telle manière à ce que la «connectivité» imposée par les télécommunications digitales n'est en aucun cas vécue comme quelque chose qui est entièrement déplaisant. Comme Sherry Turkle l'affirme, par exemple, bien que de nombreux parents soient de plus en plus stressés à essayer de se tenir à flot dans le flux d'emails et de messages tout en donnant à leurs enfants l'attention nécessaire, ils sont aussi attirés magnétiquement à leurs technologies de communication :

« Ils ne peuvent pas prendre de vacances sans prendre leur bureau avec eux ; leur bureau est dans leur téléphone. Ils se plaignent que leurs employeurs comptent sur eux pour être toujours en ligne, mais admettent ensuite que leur dévotion à leurs appareils de communication dépasse toutes les attentes professionnelles. »¹¹

11. Sherry Turkle, *Alone Together: Why We Expect More From Technology and Less from Each Other*, Basic, 2011, p. 264.

Les pratiques ostensiblement entreprises pour le travail, même si elles sont réalisées pendant des vacances ou tard la nuit, ne sont pas vécues comme des exigences déraisonnables. D'un point de vue psychanalytique, il est aisé de voir pourquoi de telles demandes – des demandes qui ne peuvent pas être atteintes – peuvent être rendues libidinales, puisque ce genre de demandes est précisément la forme que prend la pulsion psychanalytique. Jodi Dean a montré de manière convaincante que la compulsion de communication digitale constitue un captage par une pulsion (Freudienne/Lacanienne) : les individus sont bloqués dans des boucles qui se répètent, conscients que leur activité n'a pas de sens, néanmoins incapables de s'en dessaisir.¹²

La circulation sans fin de la communication digitale s'étend au-delà du principe de plaisir : le besoin insatiable de vérifier sa messagerie, ses mails ou Facebook sont une compulsion, analogue au grattement d'une démangeaison qui s'empire plus l'on gratte. Comme toutes les compulsions, ce comportement se nourrit d'insatisfaction. S'il n'y a pas de message, tu te sens déçu et vérifies à nouveau très rapidement. Mais s'il y a des messages, tu ressens aussi de la déception : il n'y a pas de quantité de messages qui serait suffisante. Sherry Turkle a parlé à des gens qui sont incapables de résister au besoin d'envoyer et de recevoir des textos sur leur téléphone portable, même lorsqu'ils conduisent une voiture. Au risque d'un jeu de mots laborieux, voilà un exemple parfait de pulsion de mort, qui n'est pas définie par le désir de mourir, mais par le fait d'être pris par une compulsion si forte que l'on devient indifférent à la mort. Ce qui est remarquable ici

12. Jodi Dean, *Blog Theory: Feedback and Capture in the Circuits of Drive*, Polity, 2010.

c'est le contenu banal de la pulsion. Ce n'est pas la tragédie d'un truc comme *les Chaussons Rouges*, dans lequel la danseuse est tuée par l'extase sublime de la danse : voilà des gens qui sont prêts à risquer la mort juste pour ouvrir un message de 140 signes dont ils savent parfaitement qu'il sera anodin.

Renouveau du public ou remède privé ?

La privatisation du stress est un système de captation parfait, élégant dans sa brutale efficacité. Le capital rend le travailleur malade, puis les multinationales pharmaceutiques lui vendent des médicaments pour qu'il aille mieux. Les causalités sociales et politiques de la détresse mentale sont mises de côté en même temps que le mécontentement est individualisé et intériorisé. Dan Hind a développé l'idée que la concentration sur les questions de déficiences en sérotonine comme 'cause' de la dépression occulte certaines des racines sociales du malheur, telles que la compétition entre individus et les différences de revenu. Bien qu'il y ait beaucoup de littérature qui montre les liens entre bonheur individuel et participation politique et insertion sociale (ainsi que revenus similaires), une réponse publique au malheur privé est rarement considérée comme première option.¹³ Il est clairement plus facile de prescrire un médicament qu'un changement profond de la manière dont est organisée la société. Pendant ce temps, comme Hind le souligne, 'il existe une multitude d'entrepreneurs qui offrent du bonheur, en quelques étapes faciles'. Celles-ci sont promues par des gens 'qui sont à l'aise pour fonctionner à l'intérieur du cadre culturel qui définit ce que c'est d'être heureux et accompli', et qui corroborent et sont soutenus par 'la grande ingénuité de la persuasion commerciale'.

13. Voir Dan Hind, *The Return of the Public*, Verso, 2010, p. 146.

Le régime pharmaceutique de la psychiatrie a été central dans le processus de privatisation du stress, mais il est important que nous ne négligions pas le rôle encore plus insidieux que les pratiques de thérapies en évidence plus holistiques ont eu dans la dépolitisation de la détresse. Le thérapeute radical David Smail affirme que la vision de l'absence de société de Margaret Thatcher, où seuls les individus et leurs familles existent, trouve 'un écho non reconnu dans presque toutes les approches thérapeutiques'¹⁴. Les thérapies comme celles cognitivo-comportementales combinent une concentration sur l'enfance (comme une psychanalyse légère) avec une doctrine de *self-help* qui prétend que les individus peuvent devenir maîtres de leur destinée. Smail donne le nom très suggestif de volontarisme magique à cette vision qu'avec l'assistance experte de votre thérapeute, vous pouvez changer le monde dans lequel vous évoluez et dont vous êtes responsables en dernier lieu, de telle façon à ce qu'il ne provoque plus de détresse en vous.

La propagation du volontarisme magique a été cruciale pour le succès du néolibéralisme; nous pourrions aller jusqu'à dire que cela constitue quelque chose comme l'idéologie spontanée de notre époque. Par exemple, les idées développées par les thérapies *self-help* sont devenues très influentes dans les émissions télévisées populaires.¹⁵ Le *Oprah Winfrey Show* est probablement l'exemple le mieux connu, mais des programmes britanniques tels que *Mary, Queen of Shops* ou *The Fairy Jobmother* font la promotion d'un entrepreneuriat psychique magico-volontariste: ces programmes nous assurent que les limites à notre potentiel productif se trouvent en nous. Si nous

14. David Smail, *Power, Interest and Psychology*, PCCS 2009, p. 11.

15. Cf. Eva Illouz, *Cold Intimacies: The Making of Emotional Capitalism*, Polity, 2007.

n'y arrivons pas, c'est simplement parce que nous n'avons pas mis assez d'effort à nous reconstruire nous-mêmes.

La privatisation du stress a fait partie d'un projet qui visait à la destruction quasi totale du concept de public – le même élément sur lequel reposait le bien-être psychique. Ce dont nous avons urgemment besoin est une nouvelle politique de santé mentale organisée autour du problème de l'espace public. Dans leur rupture avec la vieille gauche stalinienne, les différentes nouvelles gauches souhaitaient un espace public sans bureaucratie et une autonomie des travailleurs : ce qu'elles ont obtenu a été le shopping et le management. La situation actuelle en Grande-Bretagne – avec les entreprises et leurs alliés unis pour la destruction des restes de la social-démocratie – constitue une forme d'inversion infernale du rêve autonome des travailleurs libérés de l'état, du patronat et de la bureaucratie. Dans un retournement de situation pervers, les travailleurs se retrouvent à travailler plus dur, dans de pires conditions pour un moins bon salaire, afin de repêcher à travers l'État les échecs de l'élite économique, pendant que les agents de cette élite complotent pour détruire encore plus les services publics sur lesquels les travailleurs comptent.

En même temps que le néolibéralisme discrédité organise l'intensification de son projet, une forme d'autonomie de droite a émergé dans le *Red Toryism* de Philip Blond et le *Blue Labourism* de Maurice Glasman. Ici, la critique de la bureaucratie néo-libérale et sociale-démocrate va main dans la main avec un appel à un retour à la tradition. Le succès du néolibéralisme dépend de la capture des désirs

de travailleurs qui voulaient échapper à la rigidité des structures fordistes (même si le consumérisme individualiste et misérable dans lequel nous baignons tous n'est pas l'alternative recherchée initialement). La 'Big Society' ridicule de Blond et le 'prolétariat blanc' troublant d'isolement de Glasman ne représentent pas des réponses crédibles ou convaincantes à ce problème. Le capital a annihilé les traditions que fantasment Blond et Gasman, et il n'y a aucune façon des les ressusciter.

Mais cela ne devrait pas être une raison de se plaindre ; loin de là. Ce que nous devons ressusciter, ce ne sont pas les formes politiques qui ont échoué (et échoué pour des raisons dont nous devrions être heureux), mais un projet politique qui ne s'est jamais vraiment réalisé : la création d'une sphère publique démocratique. Même dans le travail de Blond, les contours d'un basculement hégémonique peuvent être discernés – dans sa répudiation éclatante des concepts au cœur du néolibéralisme et son attaque sur l'idéologie du management ; et dans la concession que, contrairement à Thatcher, il semblerait qu'il existe bien une société en fin de compte. Ces déplacements indiquent bien à quel point – après le repêchage des banques – le néolibéralisme a perdu sa crédibilité.

Le récent regain de militantisme en Grande-Bretagne, en particulier chez les jeunes, suggère que la privatisation du stress est en train de se déliter : à la place d'une dépression individuelle médicalisée, nous voyons aujourd'hui des explosions de colère publique. Ici, et dans le mécontentement grandement sous-exploité face aux régulations managériales du travail se trouve une par-

tie du matériau sur lequel un nouveau modernisme de gauche peut être bâti. Seul ce modernisme gauchiste est capable de construire une sphère publique qui peut guérir les nombreuses pathologies que nous inflige le capitalisme communicatif.

Pillé et traduit en 2019